

Neel Doff ou la rupture de l'omerta : le récit poignant d'une vie miséreuse, dans la société réfractaire du XIX^{ème} siècle

VIRGINIA IGLESIAS PRUVOST

Résumé : *Neel Doff est une écrivaine hollandaise d'expression française, qui témoigne de la misère de la classe ouvrière. Dans son roman, qui représente une quête mémorielle, l'auteure relate le combat de Keetje, une jeune femme courageuse, qui lutte inlassablement pour sortir de la pauvreté. Neel Doff dénonce ainsi le silence, en particulier celui des femmes, dans la société injuste et machiste du XIX^{ème} siècle. Lire son œuvre, c'est donc lire une émouvante page d'Histoire...*

Mots-clé : témoignage - misère - XIX^{ème} siècle - exil - solitude.

Resumen : *Neel Doff es una escritora holandesa de expresión francesa que trata, en su obra, de la miseria de la clase obrera. En busca de su identidad, la autora nos cuenta la lucha de Keetje, una joven valiente, que se desvive por salir de la pobreza. Neel Doff denuncia el silencio, principalmente el de las mujeres, en la sociedad injusta y machista del siglo XIX. Leer su obra es, por lo tanto, leer una conmovedora página de Historia...*

Palabras-clave : testimonio - miseria - siglo XIX - exilio - soledad.

Abstract : *Neel Doff is a writer from Holland with French background, who shows working-class' misery. In her novel, which represents a memorial quest, she relates the story of a young brave woman, who fights for emerging from poverty. This way, Neel Doff denounces the silence, in particular women's silence, in the 19th century. Reading her book is getting to read a moving page of History.*

Key-words : testimony - misery - 19th century - exile - loneliness.

Neel Doff, écrivaine de talent, a revendiqué la liberté des femmes et a osé dénoncer l'autorité masculine, ou plutôt machiste, de la société du XIX^{ème} siècle. En tant que femme, nous voulons donc apporter notre petit grain de sable pour donner à connaître cette auteure d'exception, malheureusement si oubliée dans le panorama littéraire francophone. D'ailleurs, la bibliographie que nous avons trouvée sur Neel Doff est relativement « pauvre », dans la mesure où peu d'études sont exclusivement consacrées à sa personne ; son nom n'est cité que sporadiquement, dans quelques ouvrages belges.

Issue d'une famille de neuf enfants, Neel Doff vit dès son enfance, dans le dénuement le plus complet : faim, froid, expulsions, prostitution, maladies... La vie qu'elle nous expose dans *Jours de famine et de détresse*, son œuvre à caractère autobiographique, est celle qu'ont connue tant d'enfants du sous-prolétariat du XIX^{ème} siècle... Neel Doff parvient toutefois à sortir de cette condition en posant pour des peintres belges de renom, comme Félicien Rops ou James Ensor, qu'elle impressionne par son intelligence et sa culture, malgré ses origines modestes. Puis, elle s'installe dans la région de Bruxelles, où elle lutte pour les ouvriers et s'engage même dans le socialisme.

C'est à cinquante et un ans, après une vie de souffrance et de répression, qu'elle décide de mettre en mots ses souvenirs. Elle écrit son premier roman, *Jours de famine*, en français (langue qu'elle a apprise tardivement) dans lequel elle raconte l'histoire de Keetje, une fillette en butte à la misère et aux humiliations, forcée de se prostituer pour nourrir sa fratrie : l'itinéraire de cette jeune femme meurtrie culmine d'ailleurs au Prix Goncourt de 1911, en tant que finaliste. L'écrivaine clôt sa trilogie avec *Keetje* et *Keetje Trottin*.

Dans *Jours de famine et de détresse*, Neel Doff prend la plume pour rompre son silence et témoigner de la réalité d'une pauvre fille ayant eu le malheur de naître au XIX^{ème} siècle, dans un foyer miséreux. Comme dans tous les récits autobiographiques, il est difficile de distinguer la part d'expérience personnelle de la fiction littéraire. Au cours de son entretien avec F. Lefèvre en 1929, l'auteure évoquait les circonstances à l'origine de son roman, en ces termes :

Un jour d'hiver — j'habitais alors Anvers —, j'assistais de ma fenêtre au spectacle que j'ai dépeint sous le titre Vision aux premières pages de Jours de famine. [...] En voyant ce gamin battu parce qu'il était misérable, j'eus une réminiscence très violente de mon enfance, je me souvins de scènes analogues dont mes frères avaient été les héros, les victimes¹.

Cette scène fut le catalyseur qui l'amena à écrire pour témoigner ; d'ailleurs, cette anecdote renvoie directement à l'incipit du roman, lorsque la narratrice voit un pauvre petit garçon se faire lyncher, car « [...] quand c'est pour le plaisir, ce sont toujours les déguenillés que l'on rosse. » (Doff, 1974 : 6)

Nous pouvons donc penser que la réalité décrite dans la trilogie n'est autre que sa propre histoire. Malgré cela, Albert Ayguesparse² raconte que Neel Doff

¹ LEFÈVRE, F. (1929) «Une heure avec Neel Doff », *Les Nouvelles littéraires*, Bruxelles, Labor.

² AYGUESPARSE, A. (1946) *Les romans en Belgique : Neel Doff*, Bruxelles, Labor.

ne supportait pas qu'on la confonde avec son héroïne : elle soulignait qu'en tant qu'écrivaine, elle s'était bien évidemment inspirée de son expérience personnelle, mais aussi de sa connaissance des êtres.

Signalons aussi que l'œuvre de Neel Doff a été classée sous l'effigie du roman populiste³ : il s'agit en effet d'une production littéraire étroitement liée aux luttes sociales. À travers son témoignage, l'auteure tient à se faire entendre, à communiquer son expérience en tant que traîne-misère, à revendiquer le droit des femmes, en refusant l'autorité masculine.

Ballottée d'une ville à une autre, violée, exploitée par ses parents, dénigrée par ses amants, Keetje, l'héroïne de la trilogie, n'a pas le droit de se plaindre. Et si, par malheur, elle ose se manifester, on la fait taire de force ! Le vécu et l'expérience esthétique de l'auteure sont donc étroitement liés à des figures d'absence, comme le silence ou l'ineffable. Pour dépasser ce silence, l'écrivaine joue avec les composantes du langage pour lui rendre sa force évocatrice et le rendre apte à transmettre la liberté : la langue se fait nomade pour échapper à l'immobilisme.

Après ses premières considérations, il nous paraît à présent essentiel de résumer les deux premiers volets de la trilogie autobiographique, *Jours de famine et de détresse*, l'œuvre maîtresse de Neel Doff, afin de faciliter la lecture et la compréhension de cet article.

1. RÉSUMÉ DU RECUEIL

Dans ses deux premiers romans, Neel Doff nous relate essentiellement son enfance, son adolescence et sa première jeunesse. Il s'agit là d'une suite de souvenirs ponctuels, tous anodins, tous horribles : anodins, par leur aspect quotidien, parce qu'ils sont le vécu de gens qui sont englués dans leur situation ; horribles, parce qu'ils relèvent de l'inimaginable. Nous touchons à la réalité d'une misère que nous ne connaissons qu'à travers les livres d'Histoire : la faim, l'insalubrité, la prostitution, les humiliations, l'impuissance à sortir de la déchéance physique et psychologique...

Keetje Oldema, la protagoniste, arrive quand bien même à sortir de cet abîme en posant comme modèle pour des peintres. Elle se décide à abandonner sa famille (non sans remords) en déménageant chez son amant Eitel, un jeune homme de bonne famille, avec lequel elle commence une nouvelle vie prometteuse. Mais

³ Populisme : (du latin *populus*, peuple) école littéraire qui cherche, dans les romans, à dépeindre avec réalisme la vie des gens du peuple. (*Le Petit Robert*).

ce dernier, obsédé par l'idée de se marier avec une femme de position et d'obtenir une dot conséquente, rompt leur relation...

Keetje rencontre alors André, un étudiant en médecine, avec qui elle se lie d'amitié ; celui-ci devient par la suite l'amour de sa vie. Malheureusement, la fatalité se déchaîne à nouveau sur la jeune femme : André est condamné à mourir, à la suite d'une piqûre anatomique syphilitique. Esseulée, hantée par ses souvenirs, apatride, Keetje erre pendant des années, sans savoir où aller, où s'installer...

Un beau jour, elle décide de mettre fin à cette vie chaotique : elle s'établit dans une maison de campagne, où elle finit ses jours, heureuse, entourée de ses chiens et de sa domestique.

2. UN MUTISME IMPLACABLE IMPOSÉ PAR L'ENTOURAGE

Le silence est associé aux thèmes de la pauvreté et de la souffrance : en effet, la classe ouvrière n'a rien à dire dans une société où le gain d'argent et les apparences sont les mots d'ordre. Bafouée par cette société injuste et misogyne, Keetje se voit réduite au silence. Ses propres parents ne l'écoutent jamais, ne lui prêtent aucune attention. Pis est, Keetje est souvent leur bouc émissaire : ils la ruent de coups, l'insultent, la méprisent... Ses frères et sœurs ne sont guère plus complaisants envers elle, en particulier Mina, sa sœur aînée, qui s'est jurée de la rendre malheureuse. L'anecdote qui suit est particulièrement évocatrice :

Un soir, Mina et sa mère se rendent à la maison où travaille Keetje : elles demandent aux patrons si cette dernière peut s'absenter, sous prétexte qu'un oncle venu d'Allemagne tient absolument à la voir avant de repartir. La jeune fille obtient donc la permission de s'absenter du foyer pour quelques heures. En fait, les deux complices veulent que la petite montre ses jambes à un homme, c'est en tout cas ce qu'elles lui font croire, mais la réalité qui l'attend est tout autre : Keetje est sournoisement violée par ce pervers...

C'était un homme de cinquante à soixante ans, maigre, de grande allure. Il me mania fiévreusement en s'exclamant :

— Jolie, jolie !

Mon petit corps jamais lavé, mes cheveux bouclés remplis de poux semblaient lui faire beaucoup plus d'impression que si j'eusse été imprégnée de parfums et enveloppée de dentelles ; mais la plus grande attraction pour lui fut certes la douleur que je ressentais. (Doff, 1974 : 88)⁴

⁴ Les citations qui apparaissent tout au long de cette étude ont été extraites de l'édition publiée par J'ai Lu, en 1974.

Malgré le traumatisme que suppose le fait d'être violée pour une femme, le pire, pour la narratrice, est sans nul doute la connivence et la trahison de la mère et de la sœur, à laquelle s'ajoute une omerta impitoyable : Keetje relate les faits à Mina, qui loin de la consoler, se moque d'elle avec un sarcasme ahurissant. Tel un objet usé que l'on range après utilisation, la pauvre fillette regagne la maison de ses patrons comme si de rien n'était...

Leurrée et mortifiée par sa propre famille, Keetje cherche réconfort auprès de ses amants, mais ceux-ci ne se révéleront guère bienveillants à son égard. En effet, Eitel et André n'apprécient que sa beauté extérieure et ne s'intéressent nullement à la beauté de son âme : le dicton « Sois belle et tais-toi ! » résume laconiquement la situation de la pauvre jeune femme. Pour Eitel, Keetje n'est qu'un physique attrayant, le reste ne l'intéresse absolument pas. Quant à André, il ne veut pas se compromettre, à cause d'une théorie misogyne absurde : selon lui, la femme est synonyme d'entrave, elle handicape l'homme : « [...] un homme qui a une femme est un homme paralysé. Mon père me le dit toujours : le danger, c'est la femme... Elles sont toutes mesquines et vaniteuses. » (Doff, 1974 : 217) La finesse d'esprit de Keetje, sa grande sensibilité et sa culture artistique ne seront jamais appréciées à leur juste valeur : Eitel et André, avec leurs propos machistes et leurs allures de supériorité, minimisent continuellement son intelligence, comme dans le passage suivant, dans lequel André s'adresse à la jeune femme de façon hargneuse et cavalière :

— *Tu te figures maintenant être une femme qui sait discuter avec moi ; tu crois être une intelligence mais ton cerveau est grand comme ça... [...] Toucher à Victor Hugo et à Michelet, il faut ton ignorance pour l'oser. Ne me parle plus, tu m'horripiles. [...] Tais-toi, ignarde, sotte...piteuse pécore.* (Doff, 1974 : 230)

La pauvre jeune femme se sent, une fois de plus, dénigrée... Elle plonge dans un profond mutisme : ce traumatisme, qui est le résultat de l'accrétion de plusieurs actes d'humiliations et de trahisons, engendre chez elle l'apathie et le silence.

3. KEETJE APATRIDE : L'EXPÉRIENCE DE L'EXIL ET LA SOLITUDE

Voyager suppose en général connaître une destination, un lieu de chute : Keetje accomplit quelques voyages, en Allemagne, en France, en Belgique, mais suite au décès d'André, elle erre d'un lieu à un autre pendant cinq ans, à la recherche d'une protection, d'un regard familial... L'errance se définit comme une absence de foyer, une absence de repères familiaux ou sociaux : on fuit quand il est devenu impossible de supporter une situation écrasante, on part quand rien

ne nous rattache au lieu où l'on se trouve : « Le passé me hante, des visions me font sursauter » (Doff, 1974 : 291)

La narratrice ne réussit manifestement pas à tourner la page : elle est hantée par ses souvenirs, par les fantômes de son passé. Bien qu'éloignée dans le temps, son enfance l'a traumatisée pour toujours et il lui est impossible de faire table rase... Que faire à Bruxelles, désormais ? Keetje ressent le besoin de retourner à Amsterdam pour essayer de se reconstruire : toutefois, les retrouvailles susceptibles de la délivrer de son aliénation et de son exil ne sont pas exaucées. Elle ne reconnaît plus la ville de son enfance et personne non plus ne la reconnaît : « [...] étrangère partout ! Je n'ai de racines nulle part, et personne pour se soucier de moi... » (Doff, 1974 : 337) Son réancrage dans le pays natal est impossible : dépitée, elle est de nouveau confrontée à l'illusion du mythe du retour.

Keetje décide alors de s'exiler à Paris, pour se gorger d'art et tenter d'oublier... L'hôtel où elle loge lui rappelle, de nouveau, son déracinement. La pauvre femme ne supporte plus le silence accablant qui l'entoure : « [...] je rentrerais seule à mon hôtel : pas un chat, pas un chien, pour venir vers moi. Cette vie me conduira au suicide. » (Doff, 1974 : 337) Au terme de ces cinq longues années de solitude, elle décide finalement de s'établir dans un village « perdu dans les bruyères » où elle vit heureuse, en autarcie.

4. LES EXUTOIRES : LA CAMPAGNE ET LA LECTURE. LE SILENCE COMME HAVRE DE PAIX

Toutefois, le silence n'est pas systématiquement associé à des aspects négatifs : il est aussi lié à des aspects positifs, comme le contact avec la nature et la littérature.

Excédée par le tohu-bohu du foyer, Keetje préfère fuir l'impasse familiale et marcher le long des canaux. Elle se plaît aussi à rêvasser dans les prés, à s'imprégner des senteurs envoûtantes des fleurs... Dans ce cadre bucolique, loin de la civilisation, le silence symbolise la liberté : elle se retrouve seule, au milieu d'une nature complice qui lui permet d'oublier, ne serait-ce qu'un instant, sa pitoyable existence... Comme un parchemin blanc, l'ambiance agreste libère l'imagination de la jeune fille, pour qui la campagne est synonyme de tranquillité, de parfums exquis, de ravissement... : « La campagne m'enivre, je m'y dilate et m'y sens prise de joie, d'amour, et d'une folie d'embrasser que rien d'autre ne peut me donner [...] » (Doff, 1974 : 203) Dans ce petit havre de paix, la jeune fille découvre enfin le vrai bonheur : « J'ai appris seulement à lire, à voir et à écouter, depuis que je suis ici et que les voix jamais d'accord des hommes ne m'atteignent plus. » (Doff, 1974 : 343)

Outre ses escapades dans la nature, Keetje échappe à la dure réalité grâce à la littérature. Elle découvre les livres en même temps qu'elle prend conscience de son identité : la profusion de lectures et l'expérience de la vie la dotent d'une intelligence hors du commun. D'ailleurs, elle attribue son sauvetage moral à ses lectures et à son imagination : la petite s'évade momentanément de la triste réalité en s'imaginant être une princesse de conte de fées, vivant avec les personnages des contes de Perrault, dans des chambres entières remplies de jolies poupées aux robes somptueuses... : « [...] je ne pouvais me rêver Cendrillon que dans une de ces maisons du XVII^{ème} ou du XVIII^{ème} siècle [...] Quand je me rêvais la Belle au bois dormant, le bois m'embrassait fort parce que je n'en avais jamais vu. » (Doff, 1974 : 18-19)

Mais Keetje se heurte à un obstacle : elle ne parle pas le français, elle ne peut donc pas lire de livres en français, ce qui la froisse énormément : « Folle de lecture, et désespérée de ne savoir lire le français et de pouvoir trouver des livres hollandais, j'avais racolé de droite à gauche quelques livres flamands ». (Doff, 1974: 111) Autodidacte, elle étudie rigoureusement la langue française, en cherchant un à un les mots dans le dictionnaire. Pour elle, le Français représente une ouverture sur le monde ; il trace le chemin qui mène à la liberté, mais aussi à la solitude, puisqu'il marque définitivement sa différence par rapport à l'illettrisme du clan familial.

C'est d'ailleurs en français qu'elle ose formuler sa première revendication, par ces mots « Non, non ! », qu'une fillette riche avait prononcés en sa présence. Cette expression laconique devient son cri de guerre et trahit l'injonction stricte du « non-dire ». Quarante ans plus tard, c'est de ce fait, en français, qu'elle choisit de témoigner.

Un jour, le rêve de Keetje s'accomplit enfin : apprendre. Elle éprouve une passion dévorante pour les études qui marquent, bien évidemment, un avant et un après, comme elle l'explique dans l'extrait suivant :

Avant mes études, tout se manifestait à moi par des sensations, sur lesquelles je ne parvenais pas à mettre de mots, et, quand j'en trouvais, je n'osais les dire, me croyant bête et absurde... Maintenant, j'arrivais à exprimer nettement mes idées, et à savoir faire part des choses, à prendre possession de moi-même, et à ne plus craindre de me voir ridiculiser, ainsi qu'auparavant Eitel avait l'habitude de le faire. (Doff, 1974 : 234)

L'ego de Keetje est renforcé : l'ancienne Keetje, complexée et soumise, fait place à une femme sûre d'elle. Les études lui permettent de sortir enfin de son silence et de savoir exprimer ses idées sans se faire moquer !

5. LE SILENCE PERÇU AU TRAVERS DE LA VITESSE NARRATIVE

Le silence apparaît dans le texte, à partir de la comparaison entre la durée narrative et la durée fictive : en effet, lorsque la narratrice remémore un épisode de sa vie particulièrement douloureux, elle interrompt brusquement son récit en donnant peu ou pas de détails au lecteur. La vitesse narrative concerne donc le rapport entre la durée fictive des événements et la durée de la narration, ou plus exactement, de la mise-en-discours, exprimée en nombre de pages ou de lignes. Il est donc assez simple de réfléchir sur le rythme d'un roman, ses accélérations et ses ralentissements en comparant tout d'abord la durée des moments évoqués et le nombre de pages pour les raconter. Le premier livre (p.6 à 126), *Jours de famine*, concerne la période de la petite enfance et le début de l'adolescence, Keetje est âgée de cinq à dix-huit ans : ces treize années sont relatées en cent vingt pages. La deuxième partie (p.127 à 343), intitulée *Keetje*, s'attarde sur ce que l'on pourrait appeler les années de formation ; à la fin, la vitesse du roman s'accélère et touche la maturité de la narratrice. De seize à quarante-cinq ans : presque trente ans sont condensés en deux cent seize pages. La vitesse globale des deux romans est donc, a priori, plus ou moins équivalente. Cependant, notons que le rythme s'accélère énormément vers le dénouement : l'agonie d'André (p.329 à 335) occupe à peine sept pages, alors qu'elle a duré quatre longues années... Cette période saumâtre est donc partiellement passée sous silence, pour accorder une importance majeure à l'enfance et à l'adolescence de l'héroïne.

G. Genette répertorie donc quatre mouvements narratifs⁵ (TR : temps du récit, TH : temps de l'histoire) : *la pause* (TR= n , TH=0), où l'histoire événementielle s'interrompt pour laisser la place au seul discours narratorial ; *la scène* (TR=TH), où le temps du récit correspond au temps de l'histoire (le dialogue en est un bon exemple) ; *le sommaire* (TR<TH), dans lequel une partie de l'histoire événementielle est résumée dans le récit, ce qui procure un effet d'accélération ; *l'ellipse* (TR=0 ; TH= n), dans laquelle une partie de l'histoire événementielle est complètement gardée sous silence dans le récit.

L'étude des variations de la vitesse au sein d'un récit permet de constater l'importance relative accordée aux différents événements de l'histoire : en effet, si l'auteure s'attarde peu, beaucoup ou pas du tout sur un fait en particulier, il y a certainement lieu de s'interroger sur ces choix textuels.

Dans notre cas, nous ne nous intéresserons qu'au sommaire et à l'ellipse qui sont les mouvements narratifs les plus rapides, nous permettant ainsi d'entre-

⁵ GENETTE, G. (1972) *Figures III*, Paris, Seuil, p.129.

voir les parties de l'histoire événementielle partiellement ou totalement passées sous silence.

G. Genette appelle *récit sommaire* « la narration en quelques paragraphes ou quelques pages de plusieurs journées, mois ou années d'existence, sans détails d'actions ou de paroles »⁶ ; il se caractérise par une absence de détails, une vision d'ensemble et une accélération du rythme, comme dans les deux passages suivants. Keetje mentionne la naissance d'une petite sœur : la pauvre enfant, malingre, décède à l'âge de deux ans sans que la narratrice ne donne de détail sur cette tragédie : « C'était une petite fille blonde, à tête d'ange, toujours un peu penchée de côté. Nous la perdîmes au bout de deux ans. » (Doff, 1974 : 78-79) Après le décès d'André, Keetje plonge dans une profonde affliction ; son médecin l'envoie alors quelques temps en Suisse, pour lui changer les idées : « Les quatre mois où je fus en Suisse, je les passai presque tout le temps au lit. Le peu que je pus voir m'horripilait : toujours une montagne devant soi... » (Doff, 1974 : 335) Ces quatre mois ne sont pas relatés, le lecteur ignore les faits et gestes de l'héroïne...

Quant à l'ellipse ou « blanc chronologique », il s'agit du degré ultime d'accélération, puisque des années peuvent être condensées dans une absence de narration. Après la mort d'André, Keetje passe cinq longues années à errer de ville en ville, sans jamais savoir où s'installer : cette errance n'est pas relatée. La narratrice nous précise seulement cette donnée temporelle sans nous en dire plus. Il s'agit là d'une ellipse-sommaire : « Je m'en vais !... où ?... Cinq ans après... La vie errante m'était devenue odieuse. » (Doff, 1974 : 338) Nous avons un autre exemple dans l'extrait suivant : Keetje, alors souffrante, se trouve chez le chef de service de l'hôpital. Celui-ci promet de lui fournir les médicaments dont elle a besoin pour guérir, en échange de faveurs sexuelles : ne voyant pas d'échappatoire possible, Keetje se voit contrainte d'accepter cet ignoble accord... : « Il [le médecin] vit que je pensais à tout autre chose, et me renversa sur le divan. Une fois dehors, je fus prise de désespoir ; mais que faire ? » (Doff, 1974 : 122) Dans cet extrait, nous avons aussi une ellipse temporelle, certes courte, mais toutefois à signaler : en effet, la narratrice omet de raconter sa rencontre sexuelle avec le médecin. Nous pensons qu'elle préfère ne pas se souvenir de ce personnage abject, qui a profité de son désarroi...

CONCLUSION

Dans *Jours de famine et de détresse*, Neel Doff, contiguë à sa plume, retrace la dérive d'un personnage qui essaie de rassembler les pièces de sa mé-

⁶ GENETTE, G. (1972) *Figures III*, Paris, Seuil, p.130.

moire pour reconstruire son identité. Hormis quelques interstices de bonheur et de liberté, Keetje survit de longues années dans une condition frôlant la catatonie : ainsi, le silence devient le signifiant ultime, puisque tous les facteurs, aussi bien internes (parents, frères et sœurs, amants) qu'externes (société), convergent inlassablement vers la mort psychique de l'héroïne.

Cependant, notons que le silence n'est pas toujours lié à des éléments négatifs : dans le silence de la nature et de la lecture, qui sont ses deux principaux exutoires, Keetje se soustrait momentanément à sa misérable vie et entrevoit des horizons lumineux.

Nous pouvons aussi percevoir le silence « matériellement » dans le texte, à travers la vitesse narrative, et concrètement, à travers les sommaires et les ellipses : force est de constater que les épisodes particulièrement traumatisants ne sont, pour ainsi dire, qu'à moitié narrés ou directement passés sous silence.

Neel Doff ne cherche à convaincre personne : elle désire tout simplement témoigner d'une réalité vécue, malheureusement, à la première personne : « Toute mon œuvre est née de ma misère et cette misère qu'avec les miens j'ai endurée pendant vingt ans et qui m'a meurtrie pour le reste de ma vie, me rend sensible à toutes les misères du monde⁷. »

L'histoire personnelle de Keetje, qui est en même temps celle d'une collectivité, accède, grâce à l'écriture, au rang de la mémoire collective. *Jours de famine et de détresse* représente donc le livre de la libération : le silence des miséreux est à jamais rompu pour céder la place à une poignante leçon d'Histoire...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AYGUESPARSE, A. (1946) *Les romans en Belgique : Neel Doff*, Bruxelles, Labor.
DOFF, N. (1974) *Jours de famine et de détresse*, Bruxelles, J'ai Lu.
GENETTE, G. (1972) *Figures III*, Paris, Seuil, coll. Poétique.
LEFÈVRE, F. (1929) «Une heure avec Neel Doff », *Les Nouvelles littéraires*, Bruxelles, Labor.